



Chronos- Revue d'Histoire de l'Université de Balamand, is a bi-annual Journal published in three languages (Arabic, English and French). It deals particularly with the History of the ethnic and religious groups of the Arab world.

Journal Name: Chronos

ISSN: 1608-7526

Title: From London to Constantinople: the Politics and the Eastern Ottoman Representations at the English Kingdom in the 16th and 17th centuries

Author(s): Pierre Cadenne

To cite this document:

Cadenne, P. (2018). From London to Constantinople: the Politics and the Eastern Ottoman Representations at the English Kingdom in the 16th and 17th centuries. *Chronos*, 31, 37-68. <https://doi.org/10.31377/chr.v31i0.123>

Permanent link to this document: DOI: <https://doi.org/10.31377/chr.v31i0.123>

Chronos uses the Creative Commons license CC BY-NC-SA that lets you remix, transform, and build upon the material for non-commercial purposes. However, any derivative work must be licensed under the same license as the original.



DE LONDON À KOSTANTINIYYE : POLITIQUE ET REPRÉSENTATIONS DU LEVANT OTTOMAN DANS LE ROYAUME D'ANGLETERRE AUX XVI^e-XVII^e SIÈCLES

PIERRE CADENNE¹

Soliman : [...] qui est cet homme, qui entre si hardiment ? À son costume il s'agit d'un chrétien.

Éraste : En effet, noble seigneur, un chrétien en exil.

Soliman : Dis-moi, quelle folie t'amène ici ?

Éraste : La vertu de ton nom et ma propre misère.

Soliman : Quelle misère ? Parle. Bien que vous autres chrétiens considériez notre nation turque comme barbare, nous avons des oreilles pour entendre une juste doléance, une justice pour défendre l'innocent, une pitié pour ceux qui sont dans la pauvreté, une main généreuse pour ceux qui méritent récompense.

(Thomas Kyd, *La tragédie de Soliman et Perside*, où sont dévoilés la constance de l'Amour, l'inconstance de la Fortune, et le triomphe de la Mort, imprimé en 1592, acte III, scène 1)

En 1522, la nouvelle de la prise de l'île de Rhodes par les Ottomans eut un grand retentissement à travers toute la Chrétienté. Inspirés par le rapport du chevalier Jacques Bâtard de Bourbon, imprimé en 1526 à Paris par Gilles de Gourmont, de nombreux auteurs adaptèrent la destinée des Hospitaliers dans de nombreux textes, tels que la tragédie *Soliman et Persedea* de Thomas Kyd en 1587-92. La chute de Rhodes aux mains des Ottomans fut vécue comme un évènement traumatique par les commentateurs chrétiens. On en tient pour preuve que la plupart des œuvres inspirées du texte de Jacques Bâtard de Bourbon furent des œuvres à charge contre les Ottomans, déployant tout un arsenal d'arguments pour décrédibiliser le conquérant en l'accusant de toutes les sauvageries et horreurs imaginables (Nardonne 2010).

¹ Centre d'Étude Supérieur sur la Renaissance, Université François-Rabelais de Tours.

Cependant, la nouvelle semble avoir reçu un accueil différent dans le royaume d'Angleterre. Plutôt que de développer des caricatures utilisées par ses confrères européens, le dramaturge Thomas Kyd choisit de présenter les Ottomans, par le biais du personnage du sultan, comme un peuple disposant d'une justice et d'un sens commun tout à fait honorable. Mieux encore, en attribuant les mots suivants à Soliman : « *Bien que vous autres chrétiens considériez notre nation turque comme barbare* », l'auteur témoigne de sa conscience des stéréotypes qui entourent les représentations des Ottomans dans la culture chrétienne du XVI^e siècle. Néanmoins, ce moment de clairvoyance n'est qu'une astuce pour mieux retomber dans les clichés, car le personnage du sultan devient d'acte en acte de plus en plus brutal, lâche et sauvage. Il tue sans raison, prisonnier de ses passions, ce qui en refait, symboliquement, un barbare. Faut-il pour autant en conclure que la pièce de Kyd est de la même mouture que toutes les autres œuvres développant ces stéréotypes ? Si l'on prend en considération que cette pièce fut écrite pour être jouée, et que l'Angleterre élisabéthaine voyait se développer, depuis 1562², des théâtres publics. On peut donc supposer que Kyd destinait sa pièce à un auditoire pas nécessairement d'origine noble à l'éducation plus partielle. Or, le texte de Kyd, au-delà de la simple répétition des stéréotypes sur les Ottomans, est un jeu sur ces derniers, c'est-à-dire, qu'il emploie ces représentations de « l'Autre » comme des outils dramatiques et non comme des fins démonstratives. Dans l'intrigue, au moment où Éraste rencontre Soliman, il semble alors encore que l'histoire va se dénouer en faveur des amoureux. Malgré l'exécution sommaire d'Haleb, acte I, scène 5, le sultan ottoman est d'abord représenté tel un souverain éclairé, apte à justement récompenser les personnages principaux ; Éraste et Perside, pour leur valeur. En distinguant Soliman des stéréotypes attendus, le dramaturge crée un effet de suspense, car les mécanismes de la tragédie ne sont pas encore dévoilés. Une fois Perside présentée à Soliman, le sultan revient progressivement dans le rang des clichés. D'abord jaloux, il intrigue pour éliminer Éraste. Lâche, il n'ose l'exécuter lui-même et se dissimule derrière les buissons. Bouleversé par ses actes, il ne trouve de répit que dans le massacre. Il tue spontanément, avec pour seul motif les affects qui l'habitent de scène en scène ; colère, tristesse, etc. Ce sont ses passions,

² Date à laquelle fut jouée *Gorboduc* de Thomas Norton à *Inner Temple*. Ce fut la première pièce écrite en vers blanc. Certains lui préfèrent parfois la date de 1576, correspondant à la construction du théâtre permanent à succès ; *The Theater*, par James Burbage (Gurr 1992 ; 12-18).

qui régissent désormais la raison du sultan, qui le poussent à assiéger Rhodes et à commettre un massacre, dont ne réchappe pas Perside qu'il désirait tant. La pièce de Kyd opère donc un basculement d'image sur Soliman, employant dans un premier temps une représentation élogieuse et dans un second temps une représentation péjorative dévoilant la « vraie nature » du Grand Turc. Or, pour que ce basculement des représentations profite à l'intrigue générale de la pièce, il s'avère nécessaire que les références employées par l'auteur soient identifiables par les spectateurs. Ce qui signifie donc que pour Kyd, son public devait être capable à la fois de reconnaître les stéréotypes négatifs sur les Ottomans, mais aussi d'avoir suffisamment de recul sur ces derniers. Chose difficilement réalisable sans la moindre connaissance, ni conscience, d'enjeux politiques et culturels pourtant fort lointains.

L'Alliance « Officiuse » de Whitehall & Topkapi

Ainsi, bien que la prise de l'île de Rhodes soit un événement extrêmement périphérique par rapport aux îles britanniques, cette pièce témoigne que, malgré la distance, les sujets anglais devaient être suffisamment familiarisés avec ces faits pour en savourer des constructions dramatiques subtiles. La distance physique qui sépare *London* de *Kostantinye*³ doit donc être relativisée, car des textes, de la même mouture que la pièce de Kyd, témoignent d'un regard anglais vers le Levant ottoman moins distant, conceptuellement parlant, que l'on aurait pu se l'imaginer étant donné les vingt-cinq-mille kilomètres qui séparent les deux capitales. Afin de déterminer dans quelle mesure il est possible de concevoir cette « proximité » entre l'Empire ottoman et le royaume d'Angleterre, la méthode choisie fut la suivante. Tout d'abord un état des lieux chronologiques des acteurs, de leurs ambitions et de leurs impératifs. Puis, afin de relativiser ce premier tableau des relations anglo-ottomanes, la réflexion menée s'est efforcée de développer une histoire culturelle et sensitive du regard sur l'Autre, à partir des sources viatiques, historiques et théâtrales

³ Il a été choisi de tenter de restaurer le vocable local des toponymes urbains en cours au XVI^e. Il est apparu que l'emploi d'un vocable européen pour identifier les espaces levantins, par les voyageurs anglais, sous-tendait une certaine nostalgie ainsi qu'un rappel des prétentions à posséder lesdits espaces. Ne considérant pas personnellement le Levant, l'Angleterre ou même la Moscovie comme des espaces devant revenir sous un vocable français, les vocables arabe, turc, anglais et russe ont donc été restaurés dans la mesure du possible.

produite, ou reproduite, par les Anglais de la fin du XVI^e siècle.

La question des relations anglo-ottomanes n'est pas une question historiographiquement neuve, mais dont les méthodes d'analyses sont, elles, en perpétuelles mutations. A. L. Rowland (1924) fut le premier à publier sur cette question dès 1924, dans son article *England and Turkey : the rise of diplomatic and commercial relations*. Son approche du sujet est très concentrée sur les actes et les diplomates. Cette méthode se retrouve également chez A. L. Horniker en 1946, qui préféra, quant à lui, observer comment les différents agents diplomatiques de Venise, du royaume de France et d'Angleterre ainsi que des Provinces-Unies, se sont affrontés pour obtenir les grâces de la Porte d'Or. Dans les années 50, avec l'analyse de nouveaux corpus de sources, émergent de nouvelles études. En 1955, T. S. Willan se concentra plus sur les sources des capitaineries anglaises et les documents laissés par les diverses compagnies de commerce. Il ébaucha alors une approche plus économique et sociale des relations anglo-ottomanes, en analysant les acteurs du commerce vers le Levant et ce qu'ils recherchaient. Il est important de signaler dans cette perspective l'article de T. K. Rabb (1966), qui met à jour les stratégies d'investissements de divers réseaux marchands dans les compagnies de commerce entre 1570 et 1630. Face à ces travaux, qui préconisent une approche macroscopique des relations anglo-ottomanes, il existe des recherches qui se concentrent plus sur des événements aux enjeux temporels et chronologiques moins importants, tel que l'emprisonnement de Sir Thomas Sherley, décortiqué par A. D. Alderson (1956). Ces études, plus concentrées sur des individus en marge du pouvoir, montrent comment la pluralité des acteurs qui s'inscrivent dans ces relations anglo-ottomanes interagissent avec les normes édictées par Whitehall et Topkapi. Sur ce point, il faut rappeler les travaux importants de N. L. Matar (1993) sur les renégats et ceux de K. R. Andrew (1972), sur les relations entre le conseil privé de la reine Élisabeth I^{ère} et la piraterie dans le Levant. Au-delà des études sur les aspects économiques et sociaux, d'autres travaux aux perspectives plus culturelles, développés par des chercheurs aux méthodes plus « littéraires », furent réalisés dans les années 1990-2000. C'est le cas, par exemple, de la thèse de T. Bayouli (1994) sur les représentations de l'Orient dans le théâtre élisabéthain. Son travail porte à la fois sur l'établissement d'un corpus, en recensant toutes les pièces représentant des éléments « orientaux », doublé d'une analyse critique très inspirée par les travaux Edward Saïd sur l'Orientalisme. Tandis que A. Merle (2003) publiait : *Le miroir ottoman : une image politique des*

hommes dans la littérature géographique, qui à partir de la littérature viatique franco-espagnole, reconnectait l'évolution des représentations aux contextes politiques changeant des XVI^e-XVII^e siècles.

Cet exercice de mise en lumière des relations politiques et culturelles proposé par A. Merle, par les rapports de voyages et les réflexions géographiques, peut également être mené pour le royaume d'Angleterre. En 1589 fut édité pour la première fois *The Principall Navigations* de Richard Hakluyt (1589). Plus connu pour son rôle de propagandiste en faveur de la colonisation de la Virginie, cet ouvrage comporte, toutefois, une mine d'informations non négligeables sur les relations anglo-ottomanes au XVI^e siècle. L'œuvre d'Hakluyt est structurée en seize parties très disparates, composées de textes officiels et de témoignages selon les espaces parcourus. Pour l'Empire ottoman, il faut se reporter à la partie V pour « *the Central and Southern Europe* », ainsi qu'aux parties VIII, IX et X qui portent sur « *the Asia* » et la partie XI sur « *the Africa* ». L'objectif d'Hakluyt à travers son regroupement de textes était de témoigner de la « destinée maritime » de l'Angleterre afin de défendre les projets coloniaux pour l'Amérique. Dans ce cadre, les chapitres qui portent sur le Levant répondent à deux nécessités pour le géographe anglais. Tout d'abord révéler la permanence d'une présence maritime anglaise à travers le temps et sur tous les théâtres commerciaux, puis inventorier les « découvertes » réalisées par les Anglais dans la perspective de leur exploitation au profit des intérêts du royaume d'Angleterre.

En ce qui concerne la permanence d'une présence anglaise dans le Levant durant le Moyen-Âge et ce jusqu'à l'époque Moderne, le sujet fait débat. Dans *The Generall Historie of the Turkes* de Robert Knolles, édité à London en 1603, on retrouve les mêmes prétentions d'une préoccupation permanente des Anglais pour les événements se déroulent au Levant. L'historien anglais argumente en ce sens en soutenant que les Anglais furent les meilleurs artisans de la Croisade et les plus obstinés. Il appuie ses thèses sur deux moments clés, la « Croisade des rois » de 1190 (Knolles 1603: 68, 73) et l'expédition du prince Edward « Longshanks » en 1270 (Knolles 1603 : 120). Dans un premier temps, l'épisode du siège d'Acre permet à Knolles de développer l'idée que les Français furent responsables de l'état critique des Royaumes Latins, et peu motivés à la défense de ces derniers car ils s'empressèrent de rentrer en France une fois la ville prise (Knolles 1603 : 70, 72). Cette critique permet à l'auteur de passer sous silence le massacre de prisonniers ordonné par le souverain anglais afin de magnifier la campagne de Richard Cœur de

Lion, décrite comme une réussite : à l'image de la bataille de *Yāfa* [Jaffa] (Knolles 1603 : 72). Toujours dans ces perspectives très « nationalistes », l'arbitrage du roi anglais pour la succession au titre de « Roi de Jérusalem » entre Conrad de Montferrat et Guy de Lusignan justifie, selon l'auteur anglais, la légitimité des souverains anglais à prétendre au titre, et donc à la poursuite des Croisades (Knolles 1603 : 71). Le second grand temps « anglais » dans les croisades se concentre autour de l'année 1270, suite aux échecs français de 1250 à Damiette et de 1270 à Tunis, Knolles souligne alors que le prince Edward, envoyé par Henry III, préféra continuer le combat jusque dans le Levant, où il affronta les Mamelouks de Baybars (Knolles 1603 : 120). Pour Robert Knolles, les Anglais furent donc les derniers Chrétiens à soutenir les États Latins avant la chute d'Acre en 1291, là où les Français préférèrent arrêter les croisades à celles de Saint-Louis. Le traitement historique des Croisades entre donc dans une stratégie de distinction entre les États chrétiens mais révèle aussi des stratégies de légitimité politique sur la souveraineté du Levant qui sont, elles, toujours d'actualité au XVI^e siècle.

Cependant, rappeler qu'ils furent les derniers à mettre les pieds en Terre Sainte ne suffit pas pour valider la permanence d'une présence anglaise dans le Levant. Or Hakluyt, comme Knolles, manquent cruellement de sources pour les XIV^e-XV^e siècles. Richard Hakluyt ne peut mentionner que des événements très ponctuels, comme l'épopée de Matthew Gourney au XIV^e siècle (Hakluyt 1589 : V-31)⁴, ou l'ambassade byzantine venue réclamer de l'aide contre les Turcs au XV^e (Hakluyt 1589 : V-34). Il est même incapable de dater ces faits, et se contente de petites notices de quelques lignes pour soutenir son argumentation. Cette absence de matière historique est souvent expliquée par un recul du royaume d'Angleterre au XIV^e-XV^e siècle. Engagés dans la Guerre de Cent-Ans puis dans la Guerre des Deux Roses, les souverains anglais et leurs sujets n'auraient eu que peu de temps à accorder au Levant. Ainsi au chapitre 37 de la cinquième partie, quand Hakluyt annonce la rénovation d'un « antique commerce » avec le Levant, il ne peut mentionner que des expéditions commerciales du début du XVI^e siècle (Hakluyt 1589 : V-37).

⁴ N'ayant pu avoir un accès direct au texte d'Hakluyt, ni à une version numérisée de l'ouvrage, l'étude fut réalisée à partir de transcription réalisée par la bibliothèque de l'université d'Adelaïde en Australie du Sud, disponible à l'adresse suivante : <http://ebooks.adelaide.edu.au/h/hakluyt/voyages/v05/>, consulté le 15/10/2011. Toutefois, cette numérisation n'indique aucune référence de pagination. C'est pourquoi les références tirées du texte d'Hakluyt sont référencées selon le modèle suivant : V-31, le chiffre latin indiquant le numéro du volume, et les chiffres arabes le numéro du chapitre.

Le géographe anglais exagère-t-il l'ancienneté des liens commerciaux entre l'Angleterre et le Levant ? Selon Braudel (1985 : 554), il semble qu'Hakluyt ne soit pas capable de mentionner des faits antérieurs au XVI^e siècle car il se limite à évoquer les réussites commerciales. Par exemple, il ignore totalement le voyage de Robert Sturmy entre 1446 et 1456. Ce dernier fit escale à Naples, Marseille et Pise, qui étaient déjà des consulats anglais à cette époque, avant de sombrer sur le chemin du retour (Braudel 1985 : 554). Pour Braudel, les sources italiennes témoignent de l'établissement des consulats anglais un peu partout en Méditerranée et prouvent également que les Anglais progressent lentement en Méditerranée durant le XV^e siècle, mais ils parviennent à s'établir plus rapidement à Candie et dans le Levant que d'autres États chrétiens, comme le royaume de France (Braudel 1985 : 555). L'absence de faits chez Hakluyt ne doit donc pas être prise comme une manipulation, l'ancienneté du commerce anglais avec le Levant est validée par les études contemporaines, le géographe anglais manquait juste des sources nécessaires pour appuyer ses dires. Il faut donc fortement relativiser l'isolement anglais suite aux guerres du XIV^e-XV^e siècle. Toutefois si les liens économiques perdurent, la politique anglaise se soucie peu des développements de l'Empire ottoman. L'ambassade byzantine mentionnée par Hakluyt n'obtint aucune aide, tandis qu'en 1527, sollicité par Ferdinand de Habsbourg, Henry VIII, sous la pression de Thomas More, rejoins la Sainte Ligue en réaction à la victoire ottomane de Mohács (Hakluyt 1589 : V-36). Mais cette adhésion ne dépassa pas la proclamation de paix avec ses rivaux catholiques. Ce recul politique est directement observable dans le Levant. Culturellement parlant, Amin Maalouf (1983 : 13) souligne que les populations du Levant n'ont pas distingué les Anglais des « Franj ». Tandis que chez les Hospitaliers, la Langue d'Angleterre, est la moins importante de l'ordre en termes d'effectif et d'influence (Vatin 1994). En effet, le dirigeant de la Langue d'Angleterre n'occupe qu'au poste de « Turcopilier », une charge mineure, par rapport aux autres piliers français, italiens et espagnols, ayant probablement pour objet la gestion des mercenaires (Nardonne 2010 : 109).

Les Anglais sont donc loin d'avoir l'influence qu'ils prétendent détenir sur le Levant, cependant, cette rétractation des ambitions ne s'accompagne pas d'une perte de contact. *The Booke of Idrography* de John Rotz, réalisé en 1542, comporte au verso du folio 19 un portulan du Levant qui reporte avec précision les ports les plus importants de la côte, et ce bien avant que les liens entre l'Angleterre et le Levant ne se « resserrent ».



Détail du portulan de John Rotz sur le Levant, *The Boke of Idrography*, London, 1542, fl. v. 19, numérisé par the British Library

Pour Hakluyt, la rénovation de « l'antique commerce » débute dans la moitié du XVI^e siècle avec les missions commerciales de Roger Bodeham en 1550 (Hakluyt 1589 : V-48) et celle d'Anthony Jenkinson en 1553 (Hakluyt 1589 : V-48). Le périple de ce dernier est mieux renseigné car Hakluyt est parvenu à récupérer une description de l'entrée du cortège fastueux de Soliman à *Halab* [Alep] (Hakluyt 1589 : VIII-58) ainsi qu'une lettre de privilège et un sauf conduit accordé par le sultan au marchand anglais (Hakluyt 1589 : VIII-60). Jenkinson était loin d'être un marchand ordinaire, en action dans l'espace levantin depuis 1546, il y resta jusqu'à ce qu'il obtienne des privilèges commerciaux avec les ports contrôlés par les Ottomans. Cinq ans après cette réussite, il resurgit comme salarié de la *Moscovy Company* pour diriger sa flotte de commerce et dîne en tête à tête avec Ivan le Terrible le 25 décembre 1557. Cette entrevue déboucha, le 4 janvier suivant, sur un accord de privilèges aux marchands de la compagnie. Mais pour Jenkinson, la Moscovie n'était qu'une étape, il séjourna ensuite en Asie centrale et entra en relation avec les Tatares et les Perses. En 1571, alors que la peste dévaste la Moscovie, Jenkinson est rappelé à *Moskva* [Moscou] pour rétablir les privilèges de la compagnie (DNB 1917: entrée Jenkinson)⁵. Ce marchand apparaît donc comme un négociateur « de choc », envoyé vers les confins de l'espace commercial maîtrisé par les Anglais pour ouvrir les réseaux commerciaux locaux à ses compatriotes. Cependant, pour ce qui est du Levant, l'action de Jenkinson resta sans suite durant de longues années. Tout d'abord, le texte octroyé par Soliman ne dispense que ses marchandises de consulage, et ce privilège ne concerne pas les autres commerçants anglais⁶. En 1550, il est certain que tout navire chrétien qui accostait dans le Levant tombait sous la juridiction d'un consul français ou vénitien (Horniker 1946 : 289). L'accord de capitulation de 1536, négocié par les diplomates de François I^{er} et de Soliman, reconnaissait au roi de France son caractère « Très Chrétien » et à ce titre, protecteur de tous les Chrétiens du Levant. De fait, les nations dites « forestières », ne disposant pas de traité de capitulation, devaient payer une taxe de consulage à un consul français (Horniker 1946 : 289). Jenkinson fut donc le premier marchand anglais « indépendant » de toute souveraineté étrangère dans le Levant.

⁵ DNB : *Dictionary of National Biography* de l'université Oxford.

⁶ Le consulage était une taxe de 2% perçue par les agents des consulats contre la garantie d'une protection juridique.

Pour Hakluyt, ces deux missions commerciales furent à l'origine du voyage de John Wight et Joseph Clément à Constantinople en 1575 (Hakluyt 1589 : V-48). Ce qui n'est pas sans poser une interrogation, passée ici sous silence ; que s'est-il passé de 1553 à 1575 ? Il y a là un trou de vingt-deux années dans le commerce maritime anglais vers le Levant que ne renseigne pas Hakluyt. Est-ce de nouveau par manque de sources ? Probablement, mais T. S. Willan a démontré qu'il y eut un « *Black-Out* » partiel entre 1550 et 1570, c'est-à-dire qu'aucun navire anglais ne partit pour le Levant durant cette période (Willan 1955 : 401) et que le commerce anglais ne se fit que par des intermédiaires flamands ou vénitiens. Pour justifier cette approche, il considère que l'avancée des Turcs en Méditerranée, avec la prise de Chio en 1566, ainsi que le détournement de la route des épices par les Portugais, perturbèrent profondément les structures commerciales anglaises en Méditerranée. Ces derniers se seraient alors repliés sur Anvers, d'où ils pouvaient continuer à commercer leurs marchandises vers le Levant par des intermédiaires vénitiens (Willan 1955 : 403). Si ces observations offrent des éléments d'analyse économique à ce « *black-out* », elles omettent des éléments politiques d'ordre plus factuels qui furent à la source de l'ouverture de la Méditerranée aux Anglais. En 1553, alors que Jenkinson négociait avec Soliman, fut débarqué à *London* un tableau du Titien représentant le prince d'Espagne Philippe, fils de Charles Quint. Cette œuvre était destinée à Mary Tudor, tout juste devenue reine, elle était alors en quête d'un époux (Porter 2007 : 310). Le destin de cette œuvre témoigne du rapprochement politique entre le royaume d'Angleterre et la couronne d'Espagne durant la seconde moitié du XVI^e siècle. Or il ne semble pas inconvenant de supposer que ce rapprochement se soit accompagné d'une ouverture du détroit de Gibraltar aux marchands anglais. Mais Mary I^{re} décéda prématurément en 1558 et ce fut sa demi-sœur Elizabeth qui monta sur le trône d'Angleterre. Cette dernière s'empressa de restaurer l'Anglicanisme avec un nouvel *Act of Supremacy* en 1559. Ce retour au protestantisme fut accueilli avec froideur par Philippe II d'Espagne, et on peut alors supposer que l'accès à la Méditerranée fut moins aisé pour les marchands anglais, étant donné que le souverain d'Espagne n'était plus leur roi consort. Qui plus est, comme le prouve l'aventure de Jenkinson en Moscovie et en Asie Centrale, les investissements anglais se sont tournés vers le *North-East Passage* (Rabb 1966 : 77), sans parvenir à déboucher directement aux « Indes Orientales », ils ont tout de même réussi à contourner

l'Empire ottoman pour commercer avec la Perse et les Tatares, dès lors il n'était pas nécessaire de forcer le verrou que constituait Gibraltar. Toutefois, la marginalisation politique de l'Angleterre s'accrut et contraignit les Anglais à reconsidérer la valeur de la route du Levant. En 1570, la bulle *Regnans in excelsis* de Pie V excommunia Elizabeth I^{ère}, ce qui eut pour effet de renforcer les dispositions anticatholiques en Angleterre et donc d'attiser l'hostilité de Philippe II. Isolée politiquement, l'Angleterre l'est aussi du point de vue des flux commerciaux. En 1571, la *Moscovy Company* perd ses privilèges commerciaux à la cour du Tsar, tandis que la Ligue Hanséatique organise un blocus, jalouse de voir les navigateurs anglais court-circuiter leurs propres réseaux marchands (Braudel 1985 : 176). Parallèlement à cet événement, débutent en 1572 les pillages anglais sur la côte de Panama, sous la direction de Sir Francis Drake, ce qui ne fit qu'aggraver les suspicions hispaniques sur les équipages britanniques voulant passer le détroit de Gibraltar. La fermeture conjointe du *North-East Passage* et de Gibraltar poussa certains Anglais vers le *North-West Passage*, on retiendra sur ce point les navigations de Frobisher lancées en 1576. Mais les perspectives de bénéfices par le *North-West Passage* restaient encore de l'ordre du pari fou en 1575-76. Les commerçants anglais pouvaient toujours écouler leurs laines et leur étain à partir d'Anvers (Willan 1955 : 403), cependant la région était de moins en moins stable depuis la vague d'iconoclasme de 1566 et la « pacification » du Duc d'Albe en 1567. Face à cet isolement économique grandissant, Hakluyt préfère développer les textes des grandes navigations de Frobisher et de Drake vers l'Amérique, que d'évoquer la grande dépendance des marchandises anglaises vis-à-vis des commerçants flamands et vénitiens, d'où son « petit » saut de vingt-deux ans.

C'est dans ce contexte de fortes tensions sur les routes commerciales que se déroula le voyage de John Wight et de Joseph Clément en 1575, qui constitue le premier acte de relations anglo-ottomanes totalement renouvelées. On sait seulement que ces deux hommes furent payés par deux individus présentés comme des marchands : Sir Edward Osborne et Richard Staper (Hakluyt 1589 : V-48). En réalité Osborne était l'une des plus grandes fortunes de *London*, membre de la compagnie des Fabricants de vêtements depuis 1554, il fut élu lord-maire de *London* en 1583, une dignité réservée aux plus fortunés et aux plus influents des commerçants (*DNB* 1917 : entrée Osborne Edward). Ses envoyés débarquèrent à Hambourg puis se rendirent en Pologne et en Hongrie, avant d'arriver à *Kostantiniyye* après 18 mois de voyage.

L'objet de leur périple n'était pas la négociation d'un traité, mais l'obtention d'un sauf conduit du sultan Murad III pour un dénommé William Hareborne. Ce dernier refit le même voyage en 1578 en compagnie de Joseph Clément, jusqu'à ce qu'il soit récupéré par « *Achmet Chaouch* », un ambassadeur turc qui le mena à Murad III (Hakluyt 1589 : V-48). Dans un premier temps, Hareborne opéra comme Jenkinson, il négocia des privilèges pour les marchands d'Osborne et Staper, mais le sultan lui confia une lettre à destination de la reine Elizabeth. Cette lettre est recopiée par Hakluyt dans son ouvrage, et on peut y lire l'initiative du sultan qui désire ouvrir ses ports aux commerçants anglais et obtenir les mêmes privilèges dans le royaume d'Angleterre (Hakluyt 1589 : V-49). Hareborne ne put remettre sa missive qu'à son retour en 1579, mais la reine ne s'empressa pas de répondre à la sollicitation du sultan. Ce ne fut qu'en 1582 que William Hareborne fut reconnu officiellement comme ambassadeur de la reine avec pour mission d'apporter la réponse de la souveraine à Murad III et de s'établir durablement à *Kostantiniyye* (Hakluyt 1589 : V-54). On peut supposer que, dans un premier temps, la diplomatie élisabéthaine n'a pas estimé l'offre de Murad III comme digne d'intérêt et que des négociations ont dû avoir lieu entre les marchands et le pouvoir royal avant de répondre à la main tendue par les Turcs. La première difficulté pour établir un commerce viable avec l'Empire ottoman tenait en l'incapacité du pouvoir anglais à garantir une connexion directe et sécurisée entre *London* et *Kostantiniyye*. Lorsque Hareborne repartit pour le Bosphore le 14 Janvier 1583, il ne prit pas la voie terrestre de Clément-Wight, qui imposait un périple de dix-huit mois, et préféra la voie des mers (Hakluyt 1589 : V-59). Ce choix l'exposait donc aux Espagnols qui contrôlaient les détroits de Gibraltar ainsi que celui de Messine, tandis que le canal de Sicile était patrouillé par l'Ordre de Malte, fortement lié à Philippe II. En mer dès le 14 Janvier 1583 dans le *Susan of London* dirigé par Richard Parsons, les Britanniques profitent de la brume du matin pour passer Gibraltar sans encombre le 27 Janvier. Le 1^{er} Février, ils font une escale à Majorque, durant ce répit, Hareborne se cacha dans les cales du navire, tandis que Parsons faisait mine d'être la seule autorité à bord du navire. Selon Hakluyt, le gouverneur de l'île ne fut pas dupe, la mission d'Hareborne était connue par les services de Philippe II, c'est pourquoi les autorités de l'île commencèrent à masser des troupes et des canons aux abords du navire et prirent en otage une partie de l'équipage débarqué. Parsons régla la question à coup de canon et prit la fuite, abandonnant

ainsi une partie de son équipage pour sauver l'émissaire de la reine. Les Anglais reprirent la mer et évitèrent soigneusement les Espagnols durant le reste de leur périple. Le 29 Mars, ils furent abordés et désarmés par trois galères turques devant les escorter jusqu'à *Kostantiniyye*. Commence alors une longue procédure de don avec le « *great bassa* », pour le grand-vizir, et le « *captain bassa* », pour l'amiral, afin d'obtenir une audience à Topkapi, qu'Hareborne n'obtiendra que le 24 Avril, soit un peu moins d'un mois après son arrivée à *Kostantiniyye*. L'ambassadeur apporte avec lui une réponse positive de la reine à la sollicitation du sultan, qui en retour leur accorde un traité de capitulation. Hakluyt a recopié ce traité dans sa collection de textes (Hakluyt 1589 : V-59). On peut y lire qu'Hareborne est reconnu comme ambassadeur permanent de la reine à *Kostantiniyye*, que les Anglais peuvent installer des consuls dans tout l'Empire ottoman, et que leur commerce ne pourra être entravé par la juridiction ottomane. Par l'obtention de ce traité, l'Angleterre s'émancipe des nations forestières, et obtient le droit de prélever un consulage sur toutes les flottes réformées dans le Levant. Au prétexte que le roi de France, bien que « Très Chrétien », depuis la Saint Barthélémy, n'apparaît plus comme un protecteur des protestants, les agents diplomatiques anglais se saisissent de cette occasion pour émanciper leur flotte et pour récupérer le consulage de la flotte hollandaise, qui était déjà l'une des plus importantes en Méditerranée (Horniker 1946 : 289-292). Richard Hakluyt a enrichi ses *Principal Navigation* des échanges épistolaires réalisés entre Elizabeth I^{ère} et Murad III, qui témoignent d'une certaine neutralité religieuse entre les deux individus (Hakluyt 1589 : V-49, 50, 52, 55). Cette neutralité est surprenante car la reine et le sultan n'étaient pas de simples autorités politiques temporelles, car à leur fonction étaient associées des charges d'ordre confessionnel. Elizabeth I^{ère} était la dirigeante de l'Église anglicane tandis que le sultan était, depuis Selim I^{er}, le détenteur de la charge califale. François I^{er} fut accusé d'avoir contracté une « alliance impie » avec Soliman, souvent qualifiée de « contre-nature », et qui le semble toujours pour certaines personnes, alors que le lien qui unissait Elizabeth I^{ère} et Murad III était bien plus subversif et porteur de paradoxe d'un point de vue religieux. Néanmoins, contrairement aux Français, les Anglais n'ont jamais annoncé officiellement qu'ils avaient une alliance avec les Ottomans, et le lien entre les berges de la Tamise et la Corne d'Or resta très officieux. Parmi les autres sommes épistolaires collectées par Hakluyt, on retrouve des écrits d'Hareborne,

installé à *Rapamat*⁷, un quartier de *Kostantiniyye*, qui nomme et conseille les premiers consuls anglais. Ses lettres à son cousin Richard Foster (Hakluyt 1589 : VIII-50, 51), témoignent de la bonne connaissance d'Hareborne du commerce levantin. Il livre des astuces pour limiter les effets de la maladie après un long voyage et fournit quelques renseignements pour comprendre les procédures des officiers ottomans avant de lui confier une mission commerciale. Car les consuls anglais, au même titre que les ambassadeurs à *Kostantiniyye*, ne sont pas des officiers du royaume d'Angleterre, mais des agents rémunérés par la *Turkey Compagny* (Horniker 1946 : 293-294). Cette compagnie commerciale fut instaurée à la suite de la mission diplomatique d'Hareborne, qui était parvenu à prouver que la route maritime de Gibraltar était « ouverte ». L'acte de fondation de la compagnie fut l'octroi d'une lettre patente de privilège et de monopole par la reine à Osborne et Staper au nom de leur « prise de risques personnelles » dans la création de ces liens avec l'Empire ottoman (Hakluyt 1589 : V-51). La patente mentionne tous les associés d'Osborne et Staper, or si on recoupe les noms avec les lettres de Hareborne à Foster, il apparaît qu'un certain William Garraway était déjà en activité à *Halab*, pour le compte d'Edward Osborne, lors de l'octroi de la patente. Ceci signifie qu'Hakluyt omet une partie des navigations et des échanges vers le Levant qui ont été réalisés en parallèle de la mission diplomatique. Cette omission est un procédé qui renforce l'impression que la souveraine d'Angleterre est à l'origine de ces entreprises, et que rien ne fut possible sans son intervention, alors qu'en réalité les marchands londoniens ne semblent pas avoir attendu l'action du pouvoir royal pour se rendre dans le Levant. En 1588-89 les lettres patentes octroyées par Élisabeth I^{re} pour la *Turkey Company* et la *Venice Company* ne furent pas renouvelées, Willan (1955: 406) souligne alors que sans cadre royal, quatre marchands, sans liens avec ces compagnies, ont alors assuré 95% des échanges avec le Levant. Cela veut dire que de nombreux commerçants, exclus des privilèges initiaux, ont saisi l'occasion d'une absence de norme pour faire fortune. Cela nous mène en 1592 avec la proclamation par la reine d'une nouvelle lettre patente, unifiant la *Turkey Company* et la *Venice Company* dans la toute nouvelle *Levant Company* (Hakluyt 1589: VIII-73). La liste des bénéficiaires recoupe les principaux acteurs de la *Turkey Company* ; Osborne, Staper, Garraway ainsi qu'Hareborne. Ce dernier resta à *Rapamat* jusqu'en 1588 (Hakluyt

⁷ Aussi orthographié *Rapamet*, désigne l'actuel quartier Beyoğlu.

1589 : V-74), avant de confier sa mission à son secrétaire, Edward Barton, qui est connu pour avoir été « invité » par Mehmed III à participer à la bataille d'Agria en Hongrie en 1596, avant de mourir de la peste en 1597 (*DNB* 1917 : entrée Barton Edward). Cette fois-ci, ce fut la reine qui nomma l'ambassadeur, en la personne d'Henry Lello, qui n'apparaît pas dans les précédentes patentes de privilèges (Hakluyt 1589 : V-51 & VIII-73), il était donc extérieur au milieu des marchands qui dirigeaient jusqu'ici l'opération. Ce dernier ne resta pas longtemps en place, il combattit difficilement l'ambassadeur français pour le contrôle de la flotte hollandaise, tandis qu'il ne parvenait pas à contrôler les équipages anglais se livrant à des actes de piraterie sur les Ottomans. Il est ignoré par le sultan dès 1603 et révoqué par Jacques I^{er} en 1606, suite à l'attaque d'un marchand anglais ayant coulé un galion turc transportant une cargaison destinée au sultan. Il est remplacé par Sir Thomas Glover, son départ clôt l'épisode diplomatique amorcé par Élisabeth I^{ère} et marque le commencement d'une approche totalement différente de la question par le premier souverain Stuart (Horniker 1946 : 298-300).

Les difficultés éprouvées par le dernier ambassadeur de la cour des Tudor témoignent du décalage qui pouvait exister entre les normes édictées par les traités et la réalité du commerce et des relations diplomatiques. On ne peut se contenter de remarquer ces textes qui parlent d'alliance sans questionner leur impact dans le quotidien. D'un point de vue politique, il n'y eut jamais d'alliance militaire, si l'on omet l'expérience très personnelle d'Edward Barton à Agria. Mais sur le terrain diplomatique, la souveraine d'Angleterre mit à profit cette association pour intervenir auprès du sultan afin de limiter les agressions sur le royaume de Pologne (Hakluyt 1589 : V-76). Pour ce qui est des relations entre les sujets du royaume d'Angleterre et de l'Empire ottoman, l'alliance n'empêche pas les conflits. Dès 1581, la reine doit fournir des excuses pour l'attitude offensante d'un dénommé Peter Ratcliffe (Hakluyt 1589 : V-52). De 1583-85, Thomas Sanders narre comment les Anglais furent piégés par un Français qui attira les foudres du gouverneur de *Tarābulus* [Tripoli de Lybie] sur l'équipage. Lors de leur arrestation, les Janissaires molestèrent une Bible de Genève, tandis que deux jeunes matelots furent circoncis de force, ce qui choqua profondément Sanders (Hakluyt 1589 : X-9). Hareborne n'obtiendra la libération des marins que deux années après leur incarcération. L'incident de Tripoli montre que si les relations épistolaires des souverains étaient très neutres et respectueuses sur le plan religieux, les sujets étaient eux

bien plus sensibles à ces questions. L'autre facteur de tension dans l'accord anglo-ottoman vient de la piraterie anglaise qui se développe fortement avec l'ouverture des ports du Levant aux marins anglais. En 1598, le gouverneur vénitien de Zante rédigea un rapport au Sénat où il annonce que les Anglais seraient devenus les véritables maîtres de la Méditerranée où ils exerceraient un pillage quotidien de tous les navires (Andrews 1972 : 514). Ces actes de piraterie sont interdits aux marchands associés à la patente de la souveraine anglaise, sous peine de confiscation des biens (Hakluyt 1589 : V-51, VIII-73). De fait, les actes de piraterie attestent que les liens économiques avec le Levant n'étaient pas seulement le fait de la *Levant Company*, et qu'un réseau parallèle de commerce non-patenté devait exister. Whitehall édicta une série de loi contre la piraterie ; le 24 Janvier 1599, en Novembre 1600 et en Mars 1602, dont la multiplication témoigne de son inefficacité à endiguer le phénomène (Andrews 1972 : 514). Cette incapacité du pouvoir à imposer son ordre en mer tient en partie du fait que certains membres dudit pouvoir, jusque dans le conseil privé de la Reine, étaient liés à ces attaques de manière directe ou indirecte (Andrews 1972 : 532).

Ainsi au tournant des années 1580, les marchands anglais ont appuyé le développement des relations diplomatiques et économiques directes entre le royaume d'Angleterre et l'Empire ottoman. Le pouvoir royal reste fortement en retrait dans le développement de ces relations, et n'investit la place que pour valider des situations déjà développées et s'assurer des bénéfices personnels en réglementant le commerce. Cependant, cette capacité à imposer l'ordre semble bien faible face à la multiplication des accidents et des actes de piraterie. Il serait aisé de conclure que la faiblesse de l'emprise royale serait justifiée par le manque d'intérêt de la couronne pour ses relations avec le Levant, mais ce serait passer à côté de toute la singularité de la connexion qui reliait alors *London* et *Kostantiniyye*. Tout d'abord, du point de vue ottoman, même si les marchands de la Porte d'Or ne semblent pas avoir atteint les quais de *London*, cette association avec le royaume d'Angleterre fut d'une importance non négligeable, voire même supérieure à l'alliance française, alors totalement stérile jusqu'à sa reprise en main par Henri IV (Horniker 1946 : 393-395). L'initiative d'Élisabeth pour la paix en Pologne, en 1590, fut, certes, au bénéfice des intérêts commerciaux anglais, mais également au profit des Ottomans qui obtinrent un traité de paix avantageux et s'épargnèrent une campagne vers le Nord, ils purent ainsi se concentrer contre le Shah

Abbas I^{er}. Ce fut également un précédent diplomatique qui inspira en 1623 la médiation de Sir Thomas Roe entre les Polonais et Osman II. Comme ultime preuve de l'importance de cette alliance pour les pouvoirs ottoman et anglais, on dispose de l'avis de décès de Murad III en 1595 rédigé par Safiye Sultan, la femme du sultan reconnue comme mère de l'héritier (Hakluyt 1589: V-77). Rédigée en italien, cette lettre est en réalité une réponse à une missive écrite par Élisabeth I^{ère}, accompagnée de présents, probablement pour présenter les condoléances de la souveraine. Dans sa réponse, Safiye exprime la joie qu'elle eut de recevoir une lettre parfumée de la reine, et exprime toute son admiration pour la femme la plus « *rare among womankind in the world, the most gracious Queene of England, which follow the steps of the virgine Mary* ». En réponse à la missive de la reine, elle assure à cette dernière que la succession se fera sans problème, et que les intérêts et privilèges anglais, promulgués par son époux, seront conservés. Mieux encore, elle s'en porte personnellement garante, et assure qu'elle défendra toujours les intérêts anglais aux oreilles de son fils. Cette lettre détonne profondément dans le corpus épistolaire récupéré par Hakluyt, car elle témoigne de l'entrée au sein même du Sérail d'une influence anglaise.

« L'homogénéité » du regard anglais sur le Levant

Ainsi lorsque Thomas Kyd fit jouer pour la première fois *Soliman et Perside* en 1587-92, le royaume d'Angleterre était alors l'allié politique chrétien le plus important de l'Empire ottoman. Comme il a déjà été démontré plus haut, la pièce de Kyd jouait sur la familiarité de son public anglais avec les stéréotypes sur les Ottomans afin d'opérer un retournement de situation dramatique. Or comme il se trouve qu'il existait une proximité politique et économique importante entre les Anglais et les Ottomans, il n'est pas insensé de se demander si ces stéréotypes, ou représentations négatives de l'Autre, furent amenées à évoluer avec le resserrement des liens entre ces deux lointaines factions.

Pour traiter des représentations populaires du « Turc », plusieurs types de corpus s'offrent à nous, à savoir, la littérature viatique, historique et théâtrale. Chacune d'entre elle comporte des éléments de réponse différents sur la constitution, la diffusion et l'évolution, ou non, des représentations. Le

corpus de la littérature viatique est composé à partir des rapports de voyages. Ces textes sont à l'origine des rapports journaliers rédigés par des officiers de navigation ou des marchands chargés de missions particulières. L'objectif de ces textes était de témoigner des conditions de circulation, et de prouver aux armateurs la bonne gestion de leurs biens durant le périple. Richard Hakluyt a récupéré ses paroles de voyageurs, des plus officielles aux plus personnelles, allant parfois lui-même interroger les individus pour qu'ils lui livrent des détails supplémentaires pour enrichir ses textes. L'avantage des rapports de voyages, tient dans le fait que ce sont des récits issus d'une expérience sensitive concrète du terrain, ils expriment un regard vécu. D'un texte à l'autre, on peut voir ce regard observer un fait plutôt qu'un autre, choisir ses mots pour incarner ce qu'il observe et en exclure d'autres. Dans les *Principal Navigation*, on peut retrouver, entre autre, les rapports de voyage de Laurence Aldersey dans ces pèlerinages de 1581 en Palestine (Hakluyt 1589 : VIII-48) et de 1586 en Egypte (Hakluyt 1589 : X-14), de John Evesham à *al-Qahirah* en 1586 (Hakluyt 1589 : X-13), de John Eldred à *Trablous* [Tripoli au Liban] au Golfe Persique de 1583 à 1588 (Hakluyt 1589 : VIII-72), de Newbery et Fitch à travers l'actuel Irak en 1583-89 (Hakluyt 1589 : VIII-61, 63, 64) et d'un anonyme qui suit le pèlerinage de *Makka* [La Mecque] dans les années 1580-90 (Hakluyt 1589 : VIII-53). À ces témoignages on peut adjoindre ceux plus anciens de Jenkinson en 1553 en commerce à *Halab* (Hakluyt 1589 : VIII-58, 60), de John Fox prisonnier à *al-Iskandriyya* [Alexandrie] en 1567-77 (Hakluyt 1589 : X-5) et de Thomas Sanders incarcéré à *Tarābulus* [Tripoli de Lybie] en 1583-85 (Hakluyt 1589 : X-9). Ce corpus constitué par Hakluyt offre tout d'abord des récits d'expériences sur un large panel géographique touchant la majorité de l'espace Levantin et du Moyen-Orient. Mais il est aussi important de souligner que les motivations au voyage et au récit sont très diverses, cela va du souvenir de pèlerinage au récit plaintif d'un captif en passant par le regard curieux d'un anonyme qui essaye de comprendre les significations du pèlerinage de *Makka*. Mais cette diversité des vécus ne se traduit pas pour autant par une diversité des regards, qui restent tous très semblables dans leurs méthodes d'observation, d'interprétation et d'identification.

Cette homogénéité du regard est très sensible dans le cas de la description des villes par les voyageurs. La ville se dévoile dans le texte au fur et à mesure qu'elle s'est dévoilée au regard du voyageur, c'est-à-dire

que la méthode de description analyse en priorité ce qui est vu en premier. L'anonyme arrivant à *al-Qahira* commence sa description de la cité en relatant le mauvais état de l'enceinte « *halfe destroyed and ruinated* » (Hakluyt 1589 : VIII-53). Aldersey arrivant à *al-Iskandriyya* débute de la même manière : « *The City hath three gates, one called the gate of Barbaria, the other of Merina, and the thirde of Rossetto* » (Hakluyt 1589 : X-14). Evesham, également à *al-Iskandriyya*, offre une estimation de la circonférence des murs. Ayant amorcé leur description des villes par des considérations d'ordre militaire, ils poursuivent en décrivant les garnisons, leurs équipements, et qui la dirige (Hakluyt 1589 : X-13). Ces descriptions se font sans honte dans la perspective d'un repérage militaire, l'anonyme repère même les allées et venues des tributs d'or destinés au sultan et nomme les forteresses faciles à prendre sur les côtes de la Mer Rouge. Ainsi, il faut être prudent avant de vouloir « en finir avec la Croisade » (Poumarède 2004), car si les cadres de sa réalisation médiévale ne sont plus d'actualité, elle reste une référence forte dans l'esprit des voyageurs chrétiens parcourant le Levant. Une fois l'enveloppe *extra-muros* de l'urbain décrite et ses défenseurs identifiés, le récit d'analyse se porte sur l'*intra-muros*. Les éléments soulevés ne sont plus aussi fins que lors de l'analyse des remparts, et se cantonnent à quelques monuments, à *al-Iskandriyya* une référence à la colonne de Pompée est inévitable (Hakluyt 1589 : X-14, 13), tandis qu'à *al-Qahirah* ce sont les Pyramides et la Maison de Joseph qui reviennent régulièrement. Les voyageurs s'intéressent peu aux monuments actuels, seul l'anonyme d'*al-Qahirah* prend le temps de décrire les quatre grandes mosquées de la ville, alors que tous les autres voyageurs ont à cœur de témoigner des antiquités bibliques et gréco-romaines qu'ils ont pu observer (Hakluyt 1589 : VIII-53). Le regard des voyageurs anglais est donc extrêmement partiel et se concentre essentiellement sur des éléments urbains en ruine, ce qui induit nécessairement l'image finale retransmise par ces textes. En effet, l'image de la « décrépitude » du Levant la plus récurrente lorsqu'il s'agit de caractériser une cité Levant, ce qui n'est pas une surprise quand les observateurs passent leur temps à contempler des ruines ne bénéficiant d'aucun entretien. Cette thématique constante de la « décrépitude » du Levant est à relier au sentiment d'abandon de la Terre Sainte. Les voyageurs chrétiens regrettent l'état des monuments bibliques (Hakluyt 1589 : X-14, VIII-48), et ne comprennent pas qu'ils soient si peu entretenus, voire vandalisés, par les habitants du Levant.

Le regard, bien qu'étant issu d'une expérience sensitive directe, n'est pas un témoignage exhaustif car l'observateur effectue des sélections dans son observation. Cette partialité du regard apparaît également au travers du vocabulaire des voyageurs : Les toponymes employés sont des vocables hors d'usage dans les langues locales. Par exemple, la cité de 'Akkā [Acre] est constamment référencée comme étant *Ptolémaïs* (Hakluyt 1589 : VIII-48), tandis que *Yāfā* [Jaffa] n'apparaît qu'en tant que *Joppa*. Arrivé en Palestine, Aldersey est en quête de Nazareth, de Bethléem, du Mont Calvaire, jamais il n'emploie de termes toponymiques issus des langues locales (Hakluyt 1589 : VIII-48). De même que les latinisations d'*Aleppo* ou de *Cairo* révèlent que les référentiels spatiaux des voyageurs sont hors du temps ou hors d'usage pour les habitants du Levant. Cette toponymie fantôme illustre un processus d'appropriation de l'espace par l'imposition d'une dénomination qui est « sienne » et non « autre », c'est-à-dire un nouveau rejet de la domination musulmane sur ces espaces. Cette appropriation toponymique disparaît quand les voyageurs s'éloignent de l'espace conflictuel des Croisades. Arrivé à la Mecque, l'anonyme indique sans honte « *Mecca in the Arabian tongue is called Macca* », un exercice d'approche linguistique qui n'est jamais réalisé pour le Caire/*al-Qahirah* par exemple (Hakluyt 1589 : VIII-53). En Syrie et en Irak, il n'y a que *Bagdād* qui n'échappe jamais à l'association frauduleuse avec *Babylon*, mais sinon, les récits de Evesham, Newbery et Fitch, rapportent de nombreux toponymes locaux sans se soucier de se les approprier linguistiquement (Hakluyt 1589 : VIII-61). Le regard des voyageurs distingue également l'espace perçu de l'espace vécu dans ses observations d'ordre géographiques. Les rapports de voyages d'Hakluyt, qui sont supposés être un support de « découverte » ne prêtent aucune attention à la géographie physique des milieux qui ne transparaît qu'en de rares occasions. Ces moments d'attention du regard au milieu correspondent à celui de l'inventaire des ressources utiles, telles que les huiles de *Trablous* (Hakluyt 1589 : VIII-61), les blés d'*al-Iskandriyya* et les dattiers du Nil (Hakluyt 1589 : VIII-53), voire même des ressources curieuses comme les puits de pétrole de Hit (Hakluyt 1589 : VIII-61) ou des arbustes à feu de bois du désert Libyen (Hakluyt 1589 : X-9). En dehors de ces rares mentions, l'espace physique n'intéresse pas suffisamment le voyageur pour qu'il daigne transcrire ce qu'il a vu lors de sa pérégrination.

Pour en revenir au décalage entre les mots et les choses, la catégorisation

des populations de l'Empire ottoman et l'analyse de la hiérarchie au sein de ce dernier, révèle l'ambiguïté constante d'une perception à la fois pragmatique et abstraite. Les marchands, pèlerins et prisonniers identifient sans mal la hiérarchie ottomane ; *Sandjak*, *Beglerbey*, *Bassa*, *Kapudan Bassa*, *Great Bassa*, *Janizari*. Même s'il advient que certains termes évoluent dans le vocable anglais, tel *Sandjak* devenant *Sandjaques* (Hakluyt 1589 : V-59). Mais ils sont totalement dans le flou lorsqu'il s'agit de définir une identité ethnique plus précise. Tout d'abord, ils identifient constamment les officiers impériaux et les Janissaires comme étant des Turcs, or il est certain, surtout dans le second cas, que ces corps n'étaient pas composés exclusivement de Turcs (Hakluyt 1589 : V-59). Le terme « *Turk* » est une notion généraliste qui permet d'identifier tous les individus servant « *the great turk* », ou tout simplement ceux qui sont de confession musulmane, comme le prouve également le titre de la pièce de théâtre rédigée par Robert Daborne en 1612 : *A Christian Turn'd Turk*. L'amalgame est donc complet entre le service du sultan ottoman et la confession religieuse. Les Anglais emploient fréquemment le terme « *Moore* » pour définir les populations sujettes de l'empire du bord du Tigre à *al-Jazā'ir* [Alger]. La catégorie de « *Wilde Moore* » est, quant à elle, employée pour identifier les tribus nomades du désert qui ne répondent pas à l'autorité des envoyés de Topkapi (Hakluyt 1589 : X-9). Les voyageurs mentionnent peu les Syriens et les Grecs, ou s'ils le font, comme dans le cas d'Aldersey, c'est pour souligner leur faiblesse et leur responsabilité dans l'ascension au pouvoir de la dynastie ottomane (Hakluyt 1589 : X-14). Au bas de la société levantine, les observateurs identifient constamment les brigands et les voleurs comme des « *Arabians* » (Hakluyt 1589 : VIII-48-53-72), tandis que les juifs et les renégats, qui constituent des populations de l'entre-deux culturel, relève d'un choix incompréhensible pour les voyageurs qui ont à cœur de se définir comme de bons chrétiens face à ces derniers. Sans surprise, les catégories d'identification, sociale et ethnique, constituent plus des stéréotypes que des catégories ethnologiques cohérentes. Ces stéréotypes révèlent toute leur saveur, dans le constat de leur répétition à des époques différentes, dans des contextes différents et par des acteurs sans liens directs apparents. Le processus de caractérisation est homogène d'un observateur à l'autre. Cela ressort d'autant plus lorsque l'on se focalise sur les adjectifs associés à ces catégories. Les habitants du Levant de confession musulmane, qu'ils soient « *Turk* », « *Moore* » ou « *Arabians* », sont régulièrement associés

à des adjectifs évoquant la richesse, le faste, la brutalité, la sauvagerie et la faiblesse, qui sont des thèmes récurrents d'un rapport de voyage à l'autre.

Cette homogénéité du regard, qui se dégage de ces multiples témoignages, est-elle un produit du travail des textes par Hakluyt ? Pour répondre à cette interrogation, il est nécessaire de quitter les *Principal Navigation*, et la littérature viatique, pour s'intéresser aux autres ouvrages publiés à la même époque pour déterminer si les généralités identifiées précédemment se répètent d'un auteur à l'autre. Grâce au référencement en ligne de tous les ouvrages publiés en Angleterre jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il est rapidement possible d'avoir un regard global sur les publications concernant, ou traitant, des Turcs aux XVI^e-XVII^e siècles. En se projetant sur une chronologie allongée, par rapport à notre propos, de 1480 à 1649, pas moins de trente-six ouvrages furent édités à *London* à propos des Turcs. Le premier texte édité au sujet des Turcs est une demande d'indulgence de 1480 afin de payer la rançon de prisonniers anglais. La date de 1649 a été arbitrairement retenue comme date de clôture de cette chronologie élargie, car elle correspond à la première édition en anglais du Coran, à partir de la traduction française d'André du Ryer. L'accès public et direct à ce texte religieux, pour la première fois en Angleterre, marque « symboliquement » un changement d'époque, bien que cela reste encore à démontrer. Donc, de 1480 à 1649, furent édités en Angleterre 35 textes à propos des Turcs soit : 21 ouvrages⁸, 6 *news*⁹, 3 lettres¹⁰, 3 pièces de théâtre et 2 indulgences. La totalité de ces textes furent édités en anglais, cependant il faut constater l'importante place occupée par les traductions dans ce corpus, plus de 15, soit un peu moins de la moitié du corpus général. Si l'on réduit l'échantillon étudié aux ouvrages, il ne reste plus que 7 travaux écrits initialement en anglais contre 14 traductions¹¹. Parmi ces travaux, 10 se présentent comme des ouvrages historiques sur les Turcs, 5 comme des discours politiques, 3 sont des rapports de voyages publiés, auxquels il faut adjoindre un roman, une somme épistolaire et la traduction du Coran. Ces histoires des Turcs, qui dominent la catégorie des ouvrages, constituent la « littérature historique » qui a servi à mettre en perspective le

⁸ La catégorie ouvrage recoupe les textes édités sous le format d'un livre.

⁹ Les *news* sont des éditions au format plus simple, dont le titre respecte la forme suivante : « *News from...* »

¹⁰ La catégorie lettre, regroupe les lettres éditées publiquement.

¹¹ La catégorie des traductions regroupe les travaux réalisés dans une langue autre que l'anglais, puis traduits et édités en Angleterre.

regard exprimé dans la littérature viatique.

Ces récits historiques ouvrent l'histoire des Turcs soit par une histoire du prophète Muhammad (Raleigh 1637)¹², soit par celle des Croisades, où ils sont difficilement distingués des Sarrasins (Carr 1600 : 1), sauf chez Robert Knolles (Knolles 1603 : 1). Remonter les origines de l'Empire ottoman à l'émergence de l'Islam au VII^e siècle est un procédé qui renforce l'amalgame entre le Turc et le Musulman. Bien qu'au XVI^e siècle la domination Ottomane sur la Mecque soit incontestable, une telle approche exclut pourtant de son étude les Marocains, les Perses, les Moghols, et ainsi de suite... De plus, commencer ces histoires par celle de Muhammad permet à l'auteur, anglais ou non, d'aborder « l'origine du mal » dans la perspective d'un développement aux relents fatidiques jusqu'à l'apogée ottomane. Cette origine néfaste s'exprime tout particulièrement autour de la personne de Muhammad qui est dit « *idolator* », sa femme *Cadiga* est, quant à elle, une sorcière (Carr 1600 : 1). La profession de marchand exercée par le prophète dans sa jeunesse est la source de tout un arsenal d'arguments visant à démontrer que l'Islam est une supercherie (Raleigh 1637 : 3). Dans les mentalités chrétiennes, l'usure, et les activités de négoce étaient peu valorisées, et cela était d'autant plus prégnant depuis l'affaire des indulgences lancée par Luther en 1517, visant à faire sortir les usuriers des églises. Faire de Muhammad un marchand, c'était en faire un agent du diable et de la tromperie, cela est toujours appuyé par deux exemples types. Tout d'abord la conversion par le mensonge, Muhammad convertit son esclave *Zeidim* en lui promettant la liberté, ce qui aurait alors attiré à lui tous les autres esclaves de la Mecque (Carr 1600 : 1). Puis les conversions par les « subtilités », ou tour de magie. Ces exemples tiennent pour acquis le fait que les « *Arabians* » étaient « *grosse, rude, and Idolators* » tandis que *Mahumet* disposait d'une « *subtill perswasion* » (Carr 1600 : 1-3). La révélation ne relevait donc pas du miracle mais de supercherie et d'abus d'une population jugée « rustre ». Sir Walter Raleigh dans *The History of the World*, alors qu'il développe une typologie de la magie déployée par le Diable, accorde une page au cas de *Mahomet*, le présentant comme un charmeur d'animaux, son

¹² Dans *The Life and Death of Mahomet* édité en 1637, Daniel Frere dédie le livre à Carew Raleigh lors de la récupération de ses droits au Parlement, qui lui avait été confisqué suite à l'exécution de son père, Sir Walter Raleigh en 1618. Le texte est présenté comme des travaux recoupés de son *History of the World*, restée inachevée à sa mort. Cependant, les différences entre les deux textes sont importantes, et il est plus probable qu'un autre auteur se cache derrière le nom de Sir Walter Raleigh pour *The Life and Death of Mahomet*.

exil ayant servi à apprivoiser une colombe pour qu'elle vienne lui manger des miettes dans l'oreille afin de faire passer l'oiseau pour un messager divin auprès des « *rude and simple Arabians* » (Raleigh 1617 : 178). D'un livre à l'autre, la « simplicité » d'esprit des peuples arabes apparaît comme la raison de l'émergence de l'Islam. Par la suite, les campagnes militaires du prophète préfigurent le trait de caractère sanguinaire que les chroniqueurs chrétiens soulèvent régulièrement chez les souverains omeyyades, abbassides et ottomans (Raleigh 1637 : 23). Dès les débuts de ces histoires du « Turc », s'imposent donc trois topos négatifs : celui de la faiblesse physique, morale et intellectuelle des populations, celui d'une religion trompeuse, d'usuriers diaboliques, et celui du goût du massacre. L'émergence de l'Islam, décrite comme l'origine du mal ottoman actuel, dans les livres à prétentions historiques fait donc écho au regard négatif des voyageurs anglais dans le Levant. Sur ce point la représentation des « *Arabians* » systématiquement comme de pauvres populations incultes, juste bonnes à attaquer les voyageurs isolés, dans la littérature viatique et historique est un exemple parfait. Mais si ces livres font certes écho à ce regard, il ne faut pas considérer qu'ils sont pour autant la source absolue de ces aprioris péjoratifs. Les textes étudiés sont des publications souvent postérieures aux rapports de voyages mis en lumière précédemment. Cependant, il ne faut pas non plus considérer ces pérégrinations comme une nouvelle « découverte » du Levant qui aurait inspiré par la suite des ouvrages historiques reprenant les observations produites par les expériences de terrain de la fin du XVI^e siècle. En effet, cette littérature historique est avant tout le produit d'un travail sur des sources antérieures, qui portaient déjà en elle les bases de ce regard négatif sur le Levant.

Cette importance des sources est particulièrement sensible en ce qui concerne les périodes suivant la naissance de l'Islam. Par exemple, le traitement des empires Omeyyades et Abbassides est totalement fantomatique (Carr 1600 ; Knolles 1603). Pour tous les auteurs, ce fut Muhammad qui lui-même fit la conquête de Jérusalem, de l'Égypte et de la Syrie, avant de se fixer à *Baudars* [*Baḡdād*], sur le site de l'ancienne *Babylon*, où règnent ensuite les *Caliph* qui sont ses « *enherirtor or successor* » (Carr 1600 : 3). Ce flou historique est à relier à l'absence de sources directement issues du Levant dans la réalisation de ces histoires. Cependant, l'association de *Baḡdād* à *Babylon* rappelle l'importance des écrits bibliques dans l'interprétation historique au-

delà des bornes classiques de l'histoire sacrée¹³. Pour ce qui est des croisades, qui sont l'amorce de *The Generall History of the Turk*, on retrouve ce regard négatif inventoriant les faiblesses et manipulations. Par exemple, la victoire de *Meledin* contre le légat papal Pélage en 1221 est attribuée à la crue du Nil par l'auteur anglais, qui ne peut que déplorer que les « vertueux » soient défaits « *by the craftie subtiltie of the weak enemy* » (Knolles 1603 : 95). Les croisades sont incontournables pour les auteurs anglais et européens car ce sont les événements les mieux connus du Levant en Occident. Que ce soit chez Raleigh, Knolles, ou Ralph Carr, les guerres qui agitèrent l'espace levantin, égyptien et anatolien du XI^e au XIII^e siècle sont les périodes les mieux référencées. Par exemple, Robert Knolles fournit le chapitre le plus dense sur ce sujet en procédant à partir d'un croisement de sources byzantines et catholiques pour construire son récit (Knolles 1603 : 13-131). Que les histoires modernes des croisades soient construites directement à partir de textes à forte subjectivité, sans que soit opérée une distanciation par rapport au point de vue de la source, alimente et reproduit de vieilles représentations conflictuelles. Cette reproduction d'un vieux regard combattant, n'est pas une exception anglaise, car les ouvrages traduits procèdent des mêmes sources pour construire leurs chapitres. De fait, on tient probablement là l'une des raisons de l'homogénéité du regard chrétien sur le monde musulman qui dépasse la diversité de leurs implications politiques et culturelles dans, et avec, le Levant.

La littérature historique apporte encore un dernier élément important à propos du regard sur l'Autre. Dans *The Life and Death of Mahomet*, attribué à Sir Walter Raleigh, l'auteur fait le choix original d'évoquer l'opulence de « l'empire sarrasin » en consacrant cinquante pages à l'éloge du calife Almanzor mort en 715, selon l'auteur (Raleigh 1637 : 134-184). Cet exercice présente de nombreuses similitudes avec les écrits didactiques que sont les « miroirs aux princes » qui, par la force de l'exemple historique, doivent démontrer au futur dirigeant quelles sont les attitudes dont doit disposer un

¹³ Dans *The History of the World* de Sir Walter Raleigh, la période antique est divisée en deux sous périodes. La première porte sur *the sacred history*, essentiellement basée sur les écrits bibliques elle narre l'aventure humaine du jardin d'Eden aux Guerres Médiques. Avec la déportation du peuple juif par les Babyloniens, commence l'histoire dite « profane » qui narre l'avènement de l'Empire perse jusqu'à l'apogée de l'Empire romain. La transition entre l'histoire sacrée et l'histoire profane est essentiellement justifiée par la transition des sources bibliques aux sources gréco-romaines pour réaliser ces récits.

bon souverain¹⁴. Force, justice, piété, sagesse, connaissance, tempérance, sportivité, Almanzor ne manque d'aucune de ces qualités. Dans sa jeunesse il fut puni par son père pour avoir trop donné aux pauvres, et lors de son mariage, il était si opulent qu'il fit construire cinq-cents mosquées, quatre-vingt-deux hôpitaux, et épousa mille jeunes filles orphelines qu'il dota généreusement, tandis que sa bibliothèque personnelle aurait disposé de cinquante-cinq mille sept-cent-vingt livres. Pour Raleigh, s'il eût été vivant, il aurait surpassé tous les souverains chrétiens en qualité et en richesse, une affirmation suffisamment rare pour être soulevée. Cependant, le personnage d'Almanzor, qui semble correspondre chronologiquement à Al-Walid I^{er}, qui fit construire la mosquée des Omeyyades, est supposé avoir régné de 673 à 715 (Raleigh 1637 : 133), c'est-à-dire sur une période où, en réalité, se succédèrent pas moins de six califes. L'histoire du règne racontée par Raleigh est donc totalement fictive, elle avance des chiffres de batailles et de victoires comme un carnet de compte, mais ne fournit jamais aucun contexte. Almanzor est donc un fantasme de richesse et de clairvoyance, dont le glorieux règne précède le déchirement du « royaume » entre ses deux fils et la fin de l'empire des « Sarrasins ». L'aspect fictif de ce personnage est renforcé par l'absence flagrante de sources identifiables dans *The Life and Death of Mahomet*. Cette considération est loin d'être accessoire, car si l'on observe les ouvrages plus anciens traitant de l'histoire des « Turcs », à savoir *The Generall History* et *The History of the world*, on remarque alors que les auteurs ont un souci permanent d'administration de la preuve soutenue par des textes plus anciens. Knolles ne cache pas que son chapitre sur les Croisades est principalement construit à partir des récits de Guillaume de Tyr, tandis que Raleigh de son côté n'hésite pas à confronter les textes sacrés et les textes profanes quand cela peut lui permettre d'interpréter un évènement. Il y a donc dans ces textes une réflexion et parfois même un jeu sur les sources, or cette dimension disparaît totalement dans *The Life and Death of Mahomet*. C'est pourquoi, ce texte attribué à Sir Walter Raleigh, mais édité bien après sa mort, doit être considéré non pas comme une réflexion historique mais plus comme un conte pédagogique. Ici, l'Histoire n'est pas l'objet, ni même l'objectif, du texte, mais un accessoire rhétorique. En fournissant des exemples contextualisés, qu'ils soient inventés ou non, elle incarne dans le vrai, le véridique, des

¹⁴ Tel *Il Principe* de Machiavel pour Laurent de Médicis en 1532, ou *The History of the World* de Sir Walter Raleigh pour le prince Henry Stuart mort prématurément en 1612.

conceptions morales auxquelles doit être sensibilisé le lecteur¹⁵. Si l'on en revient au regard sur l'Autre, ce texte témoigne d'*apriori* positif sur la culture levantine, largement en marge des condamnations pour sauvagerie, ignorance et luxure déjà relevé précédemment chez certains voyageurs. Ce regard positif pourrait être nommé le syndrome « Soliman le Magnifique » car il n'est pas déconnecté des périple réalisés à la fin du XVI^e. Si l'on revient sur les textes de William Harborne à Kostantiniyye (Hakluyt 1589 : V-59), ou à ceux de Jenkinson à *Halab* (Hakluyt 1589 : 58-60), on peut constater le même sentiment « positif ». Harborne à Kostantiniyye, bien que très critique sur l'état de la galère de l'amiral, est totalement sous le charme du palais de Topkapi. La fin de son rapport de voyage décrit une procession du sultan se rendant à la mosquée et, tout comme Jenkinson décrivant l'entrée de Soliman à *Halab*, il y analyse les places et les rôles de chacun dans la procession, avec une attention particulière pour les tissus, les bijoux, et les symboles de faste. Si le luxe apparaît chez Aldersey comme une illusion, d'autres cèdent sans honte à la contemplation béate. Mais cette contemplation reste associée à une figure forte et surtout unique ; celle du sultan ou du calife, excluant, de facto, les masses populaires de ce regard émerveillé. Cette expression de la fascination liée à la figure d'un souverain n'est pas un exercice de style neuf au XVI^e siècle, le *Livre des Merveilles* de Marco Polo, en 1298, procédait déjà ainsi, et une enquête plus approfondie pourrait certainement inventorier d'autres rapports de voyages plus anciens exprimant ce même émerveillement très sélectif. La littérature historique montre donc que les représentations anglaises du Levant ne sont pas si manichéennes que ne laisse penser la littérature viatique. Chaque observateur, direct ou indirect, est le siège d'une tension qui le mène soit vers la critique d'un Levant décrépi, soit vers la contemplation d'un Orient fabuleux. Chaque sujet a sa manière de régler le problème, cédant à l'un ou à l'autre de ces référentiels culturels. C'est pourquoi il convient d'être vigilant sur cette tension qui structure l'observation et les commentaires produits par les voyageurs et les auteurs, afin de ne pas caricaturer à l'extrême ces écrits qui oscillent entre deux référentiels, l'un mélioratif, l'autre péjoratif.

Bien que les rapports de voyages et les textes à vocation historique permettent d'identifier le regard et de le contextualiser, ils ne permettent pas de déterminer si l'adhésion à ces représentations était le fait d'une élite

¹⁵ Ici, visiblement, en premier lieu le jeune Carew Raleigh qui entre au Parlement en 1637.

marchande et de quelques savants, ou un phénomène à l'emprise sociale plus large. C'est pourquoi, ces deux premiers corpus de source se voient adjoindre un troisième corpus, sommairement intitulé « littérature théâtrale ». Ces textes ont, certes, été rédigés par une petite minorité d'auteurs londoniens dont on ne peut prétendre qu'ils parlaient au nom de tous. Cependant, le royaume d'Angleterre de la fin du XVI^e siècle au début du XVII^e connu, comme il a déjà été dit, un fort engouement pour le théâtre public. Les textes répondaient donc à la fois à des impératifs littéraires et théâtraux, mais aussi à des enjeux d'ordre économique pour assurer les revenus de l'auteur, de la troupe et du propriétaire des lieux. On peut donc considérer que les pièces de théâtres expriment un regard plus populaire que dans les littératures viatiques et historiques. Toutefois il ne faut pas faire des textes théâtraux l'incarnation de « l'esprit d'un temps », toute la population anglaise ne fut pas Shakespeare, sans pourtant omettre la nécessité qui s'imposait aux auteurs de répondre aux attentes de leur public et de la censure. Sur les représentations du Levant dans le théâtre élisabéthain, nul besoin de mener d'inventaire, car il a déjà été réalisé par Tahar Bayouli pour sa thèse *L'Image de l'Orient dans le théâtre élisabéthain*, soutenue en 1994. Le chercheur a recensé cinquante-sept pièces à thématique orientalisante entre 1579-1642. À titre d'information, on peut évoquer *Tamburlaine the Great* de Marlowe en 1587, rappeler *Soliman and Perseda* de Kyd en 1588, tout comme *The merchant of Venice* de Shakespeare en 1594, ou bien encore les pièces de Thomas Goffe *The Courageous Turk*, puis *The Raging Turk* en 1627. Inutile d'en rapporter l'inventaire complet pour comprendre que la thématique orientalisante¹⁶ fut récurrente sur les planches de théâtre de *London* au XVI^e et XVII^e siècle. D'un point de vue chronologique, la multiplication de ces pièces coïncide avec le développement de l'alliance officieuse entre Whitehall et Topkapi. Qui plus est Tahar Bayouli est parvenu à déterminer les sources d'inspirations et les textes ayant servi de base de travail aux écrivains. On y retrouve sans grande surprise les travaux d'Abraham Hartwell et de Ralph Carr, la traduction de Lazaro Soranzo, l'histoire de Robert Knolles. Mais également des manuscrits, n'apparaissant pas dans le référencement des ouvrages passés sous presse, tel que le *Rerum Turcicorum Commentarius* de Paul Jove daté de 1539 et traduit en anglais à partir de 1550,

¹⁶ Tahar Bayouli ne concentre pas son analyse des textes sur le regard sur l'Autre, mais sur un type de regard précis ; le regard orientalisant. À ce titre, il en recherche les principales caractéristiques à partir de la définition d'Edward Saïd (1978) dans *Orientalism*.

ou la chronique de Ramberto Benedetto de 1539 traduite sous la forme de *The Order of the Great Turke's Court* en 1542. L'importance des écrits d'origine non-britannique se dégage à nouveau de ce petit recensement. De plus, en employant le corpus historique comme source d'inspiration, le corpus théâtral permet de vérifier la reproduction des représentations négatives et positives dans un tout autre contexte d'écriture. Dans son analyse du contenu de ces pièces, Tahar Bayouli remarque également l'amalgame qui est fait entre le Musulman et le Turc (Bayouli 1994 : 38), l'omniprésence du terme de *Moore* pour qualifier les populations du Maghreb et du Machrek (Bayouli 1994 : 42). En ce qui concerne les stéréotypes déjà observés, la barbarie (Bayouli 1994 : 75, 102, 104, 105), l'amour pour les manigances et les intrigues (Bayouli 1994 : 102, 111), ainsi que la faiblesse physique (Bayouli 1994 : 67, 78, 117) sont des thèmes récurrents. Mais, comme dans le corpus historique, les pièces de théâtre sont aussi parfois sujettes à une expression fantasmée des richesses du Levant qui apparaît bien plus régulièrement que dans les corpus précédents (Bayouli 1994 : 54, 59, 69, 77, 82, 117). Néanmoins, dans sa globalité, le corpus reste foncièrement dans une optique du rejet, Tahar Bayouli écrit lui-même que « le drame élisabéthain [...] est marqué par la voix de la passion anti-turque » (Bayouli 1994 : 201). Or ces textes joués sur les scènes londoniennes devaient nécessairement obtenir l'approbation de la censure royale, sous contrôle de la reine et de son conseil privé. Ce qui signifie qu'il n'était pas incohérent pour la souveraine du royaume d'Angleterre de s'efforcer de tisser des liens économiques et politiques avec l'Empire ottoman, tout en entretenant la reproduction de stéréotypes négatifs sur cet espace et ses habitants dans son propre royaume. De fait, on comprend mieux l'aspect « officieux » que revêtait l'association entre Élisabeth I^{ère} et Murad III, alors que les sujets anglais abordaient le Levant comme n'importe quel chrétien venu d'Europe, l'esprit revanchard et très critique, le regard pollué par des représentations parfois vieilles de quatre siècles.

L'expansion outremer anglaise, un bras de fer entre *realpolitik* et représentation héritée

Pour dépasser les incertitudes du corpus théâtral, d'autres enquêtes restent à mener pour déterminer l'emprise sociale de ces vieilles représentations.

Par exemple, en considérant, les corpus chantés, que ce soit sur terre lors de fêtes morisques¹⁷, ou bien sur mer par les marins voguant vers le Levant, dans la mesure où il existerait encore des recueils qui auraient conservé ces textes, et sans trop les altérer bien évidemment. Les apports d'une histoire culturelle et sensitive du regard sur l'Autre à l'histoire diplomatique ne sont donc pas négligeables, dans ce sens où, ils offrent des mises en perspective sur certains choix politiques que les champs d'analyse diplomatiques, économiques et sociaux ne permettent pas toujours de saisir par eux-mêmes. Dans le cas des relations anglo-ottomanes, du point de vue britannique, il apparaît clairement que le pouvoir en place n'est pas parvenu à résoudre le paradoxe d'une alliance avec ce qui était, culturellement parlant, un ennemi séculaire de la chrétienté. C'est ce qui explique, entre autres, que cette association officieuse de 1581 était loin de faire l'unanimité, même dans les cercles politiques anglais les plus haut placés. En 1589, Robert Devereux mandata les frères Sherley en Perse pour s'allier à eux contre les Ottomans, alors que l'alliance officieuse était encore toute balbutiante et fragile. Tombé en disgrâce, son projet ne vit jamais le jour, mais les frères Sherley firent tout de même leur voyage, et ce fut eux qui inspirèrent au premier des Stuart d'Angleterre, James I^{er}, l'abandon de l'alliance Ottomane en faveur de l'alliance avec la Perse, concrétisée en 1622 par la prise d'Ormuz par l'infanterie perse transportée sur des navires britanniques (Subrahmanyam 2013 : 174). Ce retournement d'alliance n'est pas sans poser de nouvelles questions, pourquoi préférer les Perses aux Ottomans ? En quoi étaient-ils plus compatibles politiquement parlant ? Y-a-t-il un regard anglais sur les Perses qui les distingue nettement des autres Musulmans ? Et pour terminer, car on ne peut envisager faire une histoire relationnelle de manière unilatérale (Bertrand 2011), quel était le regard des Turcs sur les Anglais ? Cette dimension manque cruellement au présent article, et la recherche reste à mener.

Septembre 2014

¹⁷ Dans la pièce de W. Rowley, J. Ford et T. Dekker *La Sorcière d'Edmonton* jouée en 1621, le Jeune Banks doit organiser un spectacle dansé et chanté de morisque. Cette pièce ne figure pas dans le recensement réalisé par Tahar Bayouli car l'organisation de ce spectacle est bien loin des intrigues majeures de la pièce.

BIBLIOGRAPHIE

- ALDERSON A. D., 1956, « Sir Thomas Sherley's Piratical Expedition to the Aegea and his imprisonment in Constantinople », *Oriens*, vol. 9, n° 1, pp. 1-40.
- ANDREWS K. R., 1972, « Sir Robert Cecil and Mediterranean Plunder », *The English Historical Review*, vol. 87, n° 344, pp. 513-532.
- BAYOULI T., 1994, *L'image de l'Orient dans le théâtre Élisabéthain*, thèse, 230 p.
- BRAUDEL F., 1985, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 6^e ed. (1949), Paris, 1160 p.
- BERTRAND R., 2011, *L'Histoire à part égales : récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, Édition Seuil, 653 p.
- GURR A., 1992, *The Shakespearean Stage 1574-1642*, Cambridge, Cambridge University Press, 280 p.
- HORNIKER A.-L., 1942, « William Harborne and the beginning of Anglo-Turkish diplomatic and commercial relations », *Journal of Modern History*, XVI, part. I, pp. 289-316.
- LESLIE Sir S. & SIDNEY Sir L., 1917, *The Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, re-print 1973.
- MAALOUF A., 1983, *Les Croisades vues par les Arabes*, Paris, J'ai lu, 317 p.
- MATAR N.I., 1993, « The Renegade in English Seventeenth-Century Imagination », in *Studies in English Literature 1500-1900*, vol. 33, n° 3, pp. 489-505.
- MERLE A., 2003, *Le miroir ottoman : une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 285 p.
- NARDONNE J.-L., 2010, *La prise de Rhodes par Soliman le Magnifique*, Cahors, 494 p.
- PORTER L., 2009, *Mary Tudor : The First Queen*, Londres, 452 p.
- POUMARÈDE G., *Pour en finir avec la croisade ; Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, Presse Universitaire de France, 686 p.
- RABB T. K., 1966, « Investment in English Overseas Enterprise, 1575-1630 », in *The Economic History Review*, New Series, vol. 19, n° 1, pp. 70-81.
- ROWLAND A.-L., 1924, « England and Turker : the rise of diplomatic and commercial relations », *Studies in English Commerce and Exploration in the Reign of Elizabeth*, part. I, Longman Green & co, pp. 154-69.

- SAÏD E., 1978, *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, ré-éd. 2005, Paris, Édition Seuil, 422 p.
- SUBRAHMANYAM S., 2013, *Comment être un étranger, de Venise à Goa, XVI^e-XVIII^e siècles*, Édition Alma, 346 p.
- VATIN N., 1994, *L'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, L'Empire ottoman et la Méditerranée orientale entre les deux sièges de Rhodes 1480-1522*, Paris, Édition Peeters, 571 p.
- WILLAN T. S., 1955, « Some Aspect of the English Trade with the Levant in the Sixteenth Century », *The English Historical Review*, vol. 70, n° 276, pp. 399-410.

SOURCES

- CARR R., 1600, *The Mahumetane or Turkish Historie* Londres, T. Este, 130 p.
- HAKLUYT R. 1589, *The Principall Navigations, Voiages, and Discoveries of the English Nation : Made by Sea or Over Land to the Most Remote and Farthest Distant Quarters of the Earth at Any Time within the Compasse of These 1500 years...*, Londres, G. Bishop et R. Newberie, 796 p.
- KNOLLES R., 1603, *The general historie of the turkes, from the first beginning of that Nation to the rising of the Othoman familie, with all the notable expedition of the christian princes against them*, Londres, A. Islip, 1232 p.
- KNOLLES R., 1609, *Lives of the Othoman Kings end Emperors: Faithfully gathered out of the best Histories, both antiant and modern, and digested into one continuat Historie*, Londres, A. Islip, 16 p.
- KYD T., 1592, *La tragédie de Soliman et Perside, où sont dévoilés la constance de l'Amour, l'inconstance de la Fortune, et le triomphe de la Mort*, traduit en français dans Nardonne 2010, *La prise de Rhodes par Soliman le Magnifique*, Cahors.
- RALEIGH Sir W., 1617, *The History of the World*, Londres, Londres, W. Burre (1614) & réed. de W. Jaggard, 1392 p.
- RALEIGH Sir W., 1637, *The Life and Death of Mahomet, the conquest of Spaine together with the rysing and ruine of the Sarazen Empire*, Londres, R. Hodgkinson, 292 p.
- ROTZ J., 1542, *The Boke of Idrography*, Londres, 85 p.